



Le Petit Bayard et sa Sœur

(Histoire à raconter)

En un grand château, aux tourelles noircies, aux murs épais, dans une immense chambre, haute de plafond, dallée de marbre, meublée de bahuts géants, jouaient deux enfants, Isabelle, la fillette comptait cinq ans à peine ; elle portait une longue robe de satin, selon la mode du temps, qui voulait qu'une demoiselle fût vêtue comme une vieille femme.

Pierre, son frère, pouvait avoir six ans. C'était déjà un petit garçon à l'âme fière et courageuse, franche et loyale ; aussi devait-il plus tard illustrer son nom : Pierre du Terrail, chevalier de Bayard, sans peur et sans reproche, devint la fleur des nobles guerriers français, et le roi François Ier s'agenouilla devant lui, pour recevoir de ses mains l'épée de chevalier.

Mais à l'époque dont je parle, Bayard était encore loin d'aspirer à une si brillante renommée.

Assis dans un grand fauteuil, à côté de sa sœur, il lui montrait les images d'un missel, et Isabelle écoutait, ravie, les descriptions que lui donnait son frère.

Tout à coup, au milieu du silence qui régnait dans la grande salle, on entendit un bruit métallique, pareil à un cliquetis d'armes, et la lourde portière qui recouvrait la porte, se souleva doucement.

Isabelle tressaillit et se pressa contre son frère, Pierre posa son missel et se leva en pied.

Le même bruit, le même mouvement du rideau se répétèrent.

— J'ai peur, Pierre, j'ai peur ! murmura Isabelle.

— Ne crains rien quand je suis là, mignonne, dit Bayard en serrant la main de sa sœur ; puis, avisant une épée abandonnée sur une chaise, il passa le ceinturon en bandoulière, et se mettant devant Isabelle qui tremblait, il s'avança doucement pour se rendre compte de ce bruit insolite.

Bayard n'avait pas peur, mais il était prudent ; il savait qu'un enfant ne peut impunément affronter un danger, et que la bravade n'est point de la bravoure.

Isabelle ne quittait point la main de son frère, elle le suivait sans oser jeter les yeux sur le rideau à demi soulevé, près duquel reposait une armure qui semblait là en sentinelle.

Pierre s'avancait toujours, le regard fixe, la main droite appuyée sur la poignée de son épée ; mais, après avoir considéré quelques instants la portière qui s'agitait avec un bruit argentin, le futur guerrier se mit tout à coup à rire et serra Isabelle étonnée dans ses bras.

— Vois donc, petite sœur, combien nous étions fous de nous effrayer de si peu de chose ! dit-il, c'est le vent, venant du couloir, qui agite ainsi le rideau et fait trembler cette armure qui résonne... Viens, et vois toi-même.

Isabelle encouragée par le ton persuasif de son frère, se décida à regarder le rideau et l'armure et fut bientôt convaincue que le vent était le seul malfaiteur qui osât rôder au château.

— C'est égal, tu as eu une fière peur, ma mie, dit Bayard en embrassant Isabelle. Viens avec moi retrouver dame Yolande, elle nous donnera de la conserve d'oranges, et nous oublierons près d'elle ce mauvais quart d'heure... les enfants, vois-tu, ne doivent jamais trop s'éloigner

de ceux qui les gardent... Mais par exemple, quand je serai bon à porter cette armure, s'écria fièrement Bayard, nul autre que moi, ne te défendra petite sœur !

— Pas mieux qu'aujourd'hui, Pierre, répondit Isabelle : un petit corps peut loger un grand cœur.

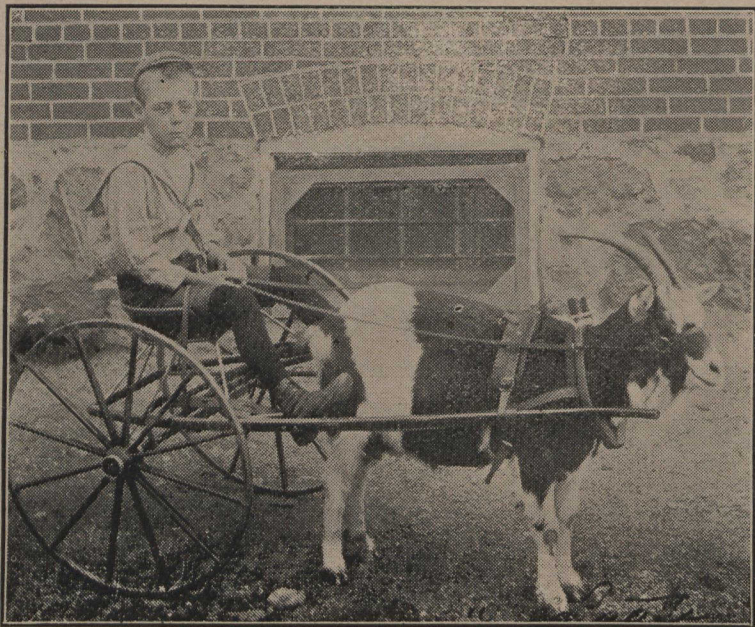
Le Testament de Pierrot

(Monologue en vers, pour enfants)

Petit pierrot, oiseau sans plume,
Un printemps, je fus recueilli
(Du passé, déjà, c'est la brume !)
Par la douce et tendre Lili.

Avec mélancolie :

Dix ans, demain, passés près d'elle !...



Un attelage pratique pour enfants

Ils sont finis, les jours heureux...

Le bonheur fuit à tire-d'aile :

Dix ans, pour un oiseau, c'est vieux !...

Mais Dieu veut que l'on se résigne...

Un pleur dans mon petit oeil noir ?...

Fièrement :

Fi donc ! d'un pierrot c'est indigne !...

D'ailleurs, il me reste un devoir :

Tracer pour ma petite mère

Un testament. Ami Pierrot,

Prends ta plume la plus légère

Pour écrire... ton dernier mot :

Lentement et avec sentiment :

" Je lègue à ma petite mère

" Ce petit cœur... qui l'aimait tant !...

" Comme une relique très chère...

" Déposée en son dé d'argent...

" Je lui lègue encor cette plume,

(C'est la blanche, tu sais, Lili ?...)

La seule !...) souvenir posthume

" Que ses yeux trouveront joli ;

" Mon chalet... ma petite cage

" Et son mobilier, bien léger !...

" J'y vécus heureux comme un sage.

Doucement, comme parlant à sa maîtresse :

" Tes regrets pourront s'alléger

Condescendant :

" A l'oiseau qui saura te plaire

" Donne, si tu veux, ma maison...

" Mais... ceci reste ma prière :

Suppliant avec un petit mouvement jaloux :

" Attends, du moins, une saison !...

" Jusqu'aux lilas ou jusqu'aux roses

" Porte mon deuil : tu vois, c'est court...

" Et sans laisser tes robes roses :

" Un deuil d'oiseau n'est pas très lourd !...

Reprenant le ton plus solennel du testateur :

" Je lègue à ton cœur charitable,

" L'hiver, tous les pauvres moineaux ;

" Pour quelques miettes de la table,

" Ils te parleront de Pierrot !...

Prononcez à la pierrotte, c'est-à-dire en roulant légèrement les r :

" Enfin, pour volonté dernière,

" Au pied du petit rosier blanc

" Je demande à Lili, ma mère,

" D'enterrer mon corps en pleurant...

" Au frais jardin de sa fenêtre,

— Un bienfait n'étant point perdu —

" Quand le printemps fera renaître

" Les fleurs sur l'arbuste menu,

" Gaie et douce métamorphose,

— Et qui sera mon dernier mot —

" La petite âme de Pierrot

" Lui sourira dans chaque rose !...

Un Monsieur trop curieux

Voici l'histoire. Henri est entré le matin à l'école pour la première fois. Habitué à la vie du logis, il profite de l'absence de son maître qui vient de sortir, il n'y a qu'une minute. Il va, il vient, il fouille, il veut tout voir et tout palper. Malheureusement l'école a des surprises. Au lieu du piano de sa sœur Jeanne, du bureau sur lequel son père écrit, où il va, à la dérobée, planter ses mains dans les papiers, dans les plumes, dans l'encre

et souvent renverser le sablier, il rencontre mille objets qu'il ne connaît pas. Alors, comme un papillon, il s'en va. C'est la carte qu'il remue en la faisant flotter sur le mur, c'est le petit banc qu'il renverse en montant dessus, c'est la pile de livres du petit François qu'il culbute du bout de sa règle, en se pamant de rire, c'est... c'est... c'est mille choses, et mille libertés qu'il se permet ; puis là-bas dans un coin, il a vu une boîte avec des cordons tout autour. Quel beau petit meuble que cela fait ! Mais oui, c'est une boîte à malice, un petit coffret à tiroir, une grande musique qu'on se passe dans les dents et qui chante toute seule. Si je la regardais d'un peu plus près ! Ce disant il s'approche, saisit d'une main la poignée et s'amuse. Puis tout à coup madame sa main a une sœur tout aussi curieuse qu'elle. La sœur avance, touche l'autre poignée... Cri!! Cri!! Cri!! Une horrible bête le mord, il hurle en se tordant, si bien que le maître arrive pour l'arracher au monstre. C'était une machine électrique.

Petit maraud ! La curiosité se paie. Henri sage comme une image depuis lors, ne bouge plus. La sagesse est un bien que l'on achète à ses dépens.

Un bienfait vaut mieux qu'une caresse ; mais, parfois, une caresse est un bienfait à l'être qui souffre, à un pauvre cœur comme à un pauvre bête. — Baronne de Know.